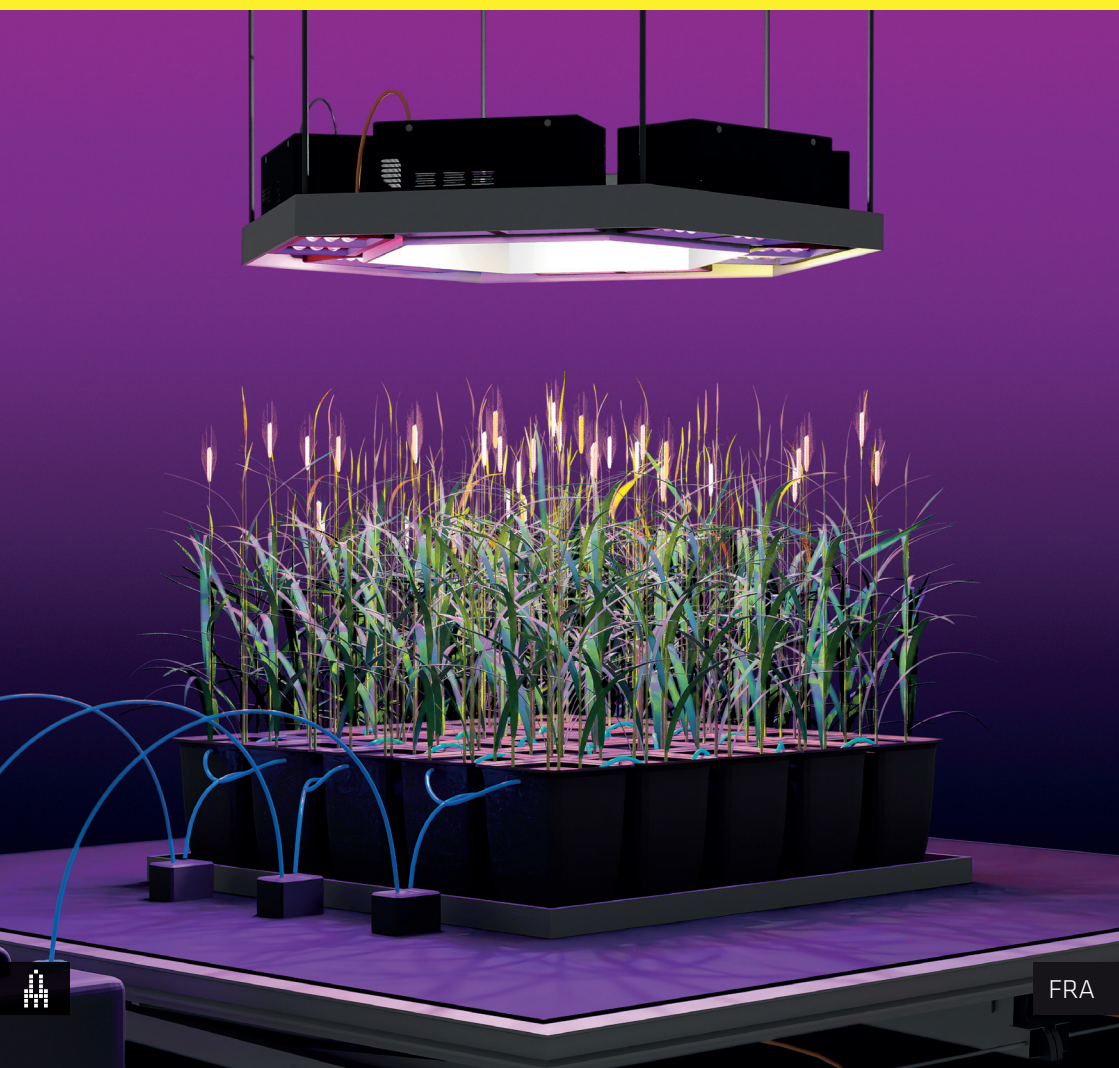


Dušan Kažić en entretien avec Clémence Seurat

PERSONNE N'A JAMAIS RIEN PRODUIT



PostScript^{UM}

Kataložni zapis o publikaciji (CIP) pripravili v Narodni in univerzitetni knjižnici v
Ljubljani

COBISS.SI-ID 104727299

ISBN 978-961-7173-09-3 (PDF)

Dušan Kažić en entretien avec Clémence Seurat

PERSONNE N'A JAMAIS RIEN PRODUIT

Dans le cadre du projet de recherche art-science *Post Growth* initié par Disnovation.org, Clémence Seurat s'entretient avec le chercheur français Dušan Kažić qui invite à penser une agriculture et un monde *sans production*, en rupture avec ce paradigme qui fondent les idéologies politiques modernes.

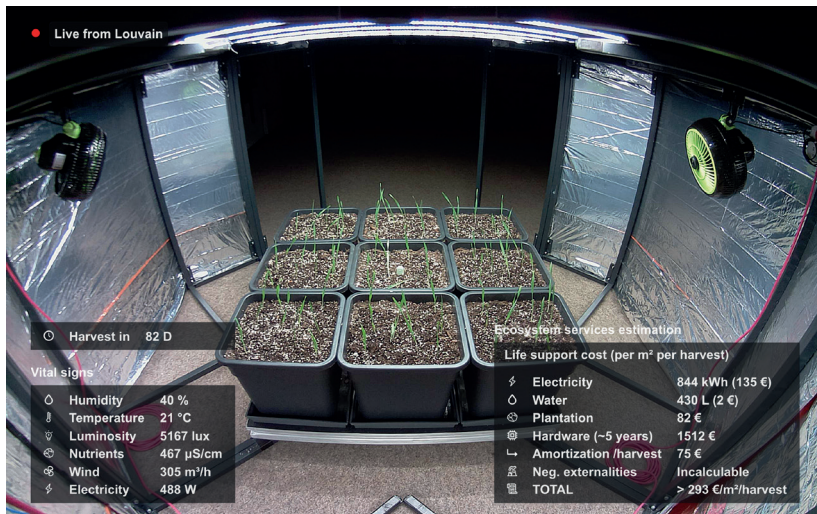
Dušan Kažić est anthropologue des plantes et chercheur associé au laboratoire Pacte à Grenoble. Il vient de publier *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête. Concevoir un monde sans production ni économie* (La Découverte, 2022), un ouvrage dans lequel il décrit les multiples relations que les paysans instaurent avec les plantes qu'ils cultivent. À partir d'un riche travail de terrain, il développe une enquête originale qui donne à voir des réalités agricoles peu connues.

Anthropologie des plantes

CS : *Durant votre terrain de recherche, vous avez recueilli des paroles de paysans qui témoignent de la grande variété des relations qu'ils entretiennent avec leurs plantes, au-delà d'un rapport utilitariste et productif. Vous décrivez différents modes d'existence¹ des plantes qui se montrent comme des êtres intelligents, communicants ou souffrants, là où les sciences modernes ont eu tendance à les réduire à des êtres productifs. En quoi ce que vous décrivez permet-il de penser différemment l'agriculture ?*

DK : Lorsqu'on parle de relations dans notre monde dit moderne, cela concerne généralement des relations entre humains, ou entre humains et animaux. On suppose qu'il n'y a pas de relation entre humains et plantes et c'est la raison pour laquelle les sciences empiriques, la sociologie et l'anthropologie sont muettes sur le sujet. On ne parle jamais de sociologie ou d'anthropologie des plantes. Je me désigne donc volontairement comme un anthropologue des plantes pour faire savoir que, oui, il existe dans notre monde des relations entre humains et plantes. Mon travail consiste à décrire des relations animées entre les paysans et leurs plantes, en laissant de côté les épistémologies naturalistes. Le but est de rompre avec le paradigme de la production, qui est le concept-clé de l'économie, afin de concevoir et d'imaginer une agriculture sans production et sans économie.

La plante est souvent réduite ontologiquement à un objet de production, c'est-à-dire à un objet inerte, stupide, sans aucune puissance d'agir propre, servant à « produire pour nourrir ». Afin de libérer les plantes de cette emprise naturaliste, je propose de ne plus les considérer uniquement comme des êtres de consommation et de production, c'est-à-dire de ne plus les voir comme des êtres *uniquement mangeables*. Cela me permet d'instaurer d'autres *modes d'existence* des plantes.



DISNOVATION.ORG, *Life Support System*, (Expérience d'estimation des services écosystémiques, menée dans le cadre du projet de recherche art-science *Post Growth*, 2018-en cours)
 Capture écran, flux en direct de Louvain-la-Neuve, le 25 octobre 2021 à 15h.

J'ai pu montrer que les paysans animent les plantes de plusieurs manières. Pour certains, elles sont des êtres d'amour, des êtres d'accompagnement, des êtres d'intelligence, pour d'autres elles sont des êtres de domination, de travail, d'apprentissage. Cela me permet d'aborder l'agriculture d'une manière radicalement différente, non pas au sein du paradigme de la production mais au sein du paradigme de la relation avec les plantes en tant qu'êtres animés. Voilà pourquoi je parle de « tournant agricole » car c'est un déplacement théorique et politique important.

Aujourd'hui, on observe au travers de nouvelles pratiques agricoles des personnes qui remettent les mains dans la terre et prennent en compte les autres vivants, même si elles n'envisagent pas pour l'instant une agriculture sans production, tellement ce paradigme a été naturalisé par les Occidentaux. Mon propos est le suivant : aucun paysan n'a jamais produit quoi que ce soit, qu'il cultive sur 100 hectares ou sur 1 hectare. Aucun paysan ne peut réduire son travail quotidien dans le champ à un rapport de production. Cela est impossible car la production est un concept abstrait venant de l'économie qui

se définit comme l'exploitation des ressources par le capital et le travail. Ce concept n'existe que dans les récits économiques. Je défends la thèse selon laquelle les paysans n'ont jamais été dans un rapport de production avec les plantes et les animaux mais dans un rapport de co-domestication. Cela veut dire concrètement que les paysans domestiquent les plantes et les animaux, et que les plantes et les animaux domestiquent les paysans à leur tour. Cela dure depuis l'invention de l'agriculture.

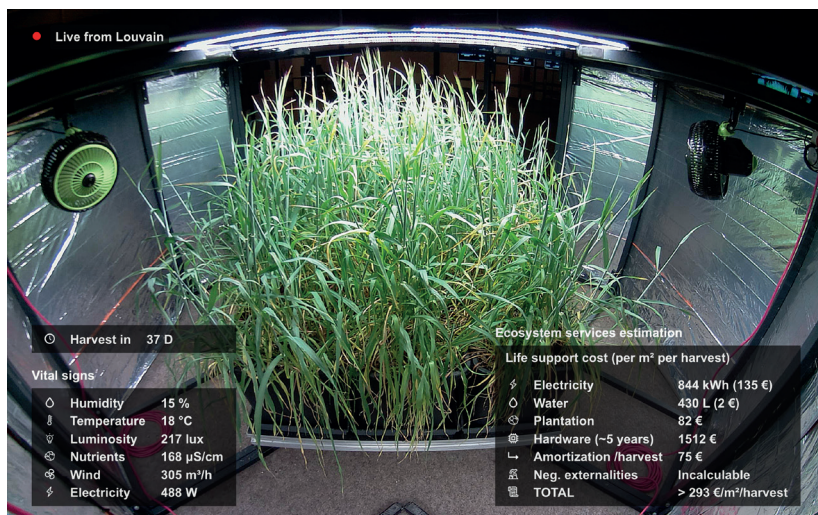
La question n'est donc pas de bien ou de mal produire, d'être productiviste ou non-productiviste. Cette fausse distinction a pour effet d'essentialiser les rapports de production et fait croire que, sans la production, l'humanité ne peut vivre. Or, aucun paysan n'a jamais rien produit dans le champ et personne n'a jamais produit quoi que ce soit. Le choix réside entre produire ou vivre avec les vivants. C'est la qualité et l'intensité des liens avec les animaux et les plantes qui fait la différence.

Ethnographie spéculative

CS : Pourriez-vous décrire votre méthode de travail et la manière dont elle permet de prendre au sérieux des pratiques et des histoires qui défient les catégories modernes ?

DK : Ma méthode de travail est celle de l'ethnographie spéculative. Elle répond à plusieurs objectifs sur les plans théorique et épistémologique. Son concept-clé est celui d'*histoire*². Cette notion très importante souligne que les sciences sont aussi des conteuses d'histoires de ce monde. Dans une histoire, le narrateur est situé et cette posture est à l'opposé de celle du relativisme, qui n'est nulle part tout en prétendant être partout. Au contraire, le fait de se situer signifie que tout ne se vaut pas.

2 Concept emprunté à la philosophe américaine Donna Haraway qui elle-même l'emprunte à l'écrivaine de science-fiction féministe Ursula Le Guin.



Flux en direct de Louvain-la-Neuve, le 14 décembre 2021 à 3h.

Dans mon travail, je raconte des histoires, c'est-à-dire je fabrique des réalités qui intègrent mon terrain d'enquête³. Le but de la spéculation, et je cite ici Émilie Hache, est de « maintenir ouverte une porte vers d'autres avenir possibles que celui qui nous est aujourd'hui présenté comme inévitable et derrière lequel nous devons tous nous ranger. »⁴ La notion de production illustre très bien cette idée : elle est présentée comme la seule destinée de l'humanité et, quoi qu'il arrive, les humains doivent produire pour se nourrir et l'humanité doit filer tout droit. Je m'attache donc à décrire les relations entre les paysans et leurs plantes, tout en spéculant afin de fabriquer de nouvelles réalités dans ce monde et faire sentir au lecteur qu'il est tout à fait possible de concevoir des mondes sans production.

Pour faire cela, il faut chercher à raconter des *histoires intéressantes*. C'est ici que l'écriture, le style, la narration et la mise en scène sont fondamentales – la forme

3 C'est un héritage de la pensée spéculative de Donna Haraway, d'Anna Tsing, de Vinciane Despret, de Sophie Houdart et d'Émilie Hache.

4 HACHE, É., (2015), « The futures men don't see », in DEBAISE, D., STENGERS, I. (dir.), *Gestes spéculatifs*, Les Presses du réel.

compte autant que le fond. Lorsque je suis sur le terrain, je cherche avant tout des histoires intéressantes pour les rendre encore plus intéressantes grâce à l'ethnographie spéculative. Durant ma thèse, j'ai fait un séjour d'une semaine chez Frédéric Chaize, un paysan qui habite près de Roanne, dans le centre de la France. Il travaille en culture biologique sur une surface de deux hectares. Je commençais à être désespéré car mon carnet de notes ne se remplissait pas, je ne trouvais vraiment rien d'intéressant à noter. Nous étions constamment interrompus par les limaces qui envahissaient son champ. Il y en avait partout, dans les serres, sous tous les plants. Elles mangeaient et dévastaient tout. J'avais l'impression de me retrouver dans un film d'horreur. Mais il n'était pas question de les tuer, comme l'aurait fait un paysan en agriculture industrielle, car Frédéric Chaize estime qu'elles ont le droit de vivre et de manger dans son champ. On passait donc des heures et des heures à ramasser les limaces des plantes. Et elles revenaient sans cesse. Il y avait de quoi devenir dingue. Puis, un matin, je vois Frédéric Chaize, à quelques mètres de moi, tenant dans sa main une limace. Je lui demande ce qu'il est en train de faire et il me répond que la limace est en train de soigner ses crevasses grâce au mucus qu'elle laisse derrière elle. Je saisis immédiatement l'aspect exceptionnel de cette scène qui donne la possibilité de raconter une histoire forte sur le rapport de soin que Frédéric Chaize entretient avec les limaces. Puis il me dit qu'il a connu ce remède en observant les plantes dont les feuilles cicatrisent grâce au mucus déposé par les limaces qui les mangent. En mettant cette histoire en scène et en spéculant un peu, on peut dire que les plantes ont appris à Frédéric Chaize que le mucus pouvait soigner ses mains. Nous nous trouvons ici dans une réalité nouvelle, dans laquelle les plantes ne sont pas des êtres de production mais des êtres d'apprentissage. Cette histoire est celle d'un apprentissage multi-spécifique.

Travail des plantes

CS : Dries Delanote, un paysan que vous avez rencontré durant vos recherches, exprime lui aussi le changement de paradigme que vous proposez : « Dans la production intensive, dans le bio industriel aussi, on ne laisse pas travailler



Flux en direct de Utrecht, le 6 mars 2022 à 4h.

la plante. On lui donne à bouffer, à bouffer, à bouffer. C'est comme à un enfant, si on lui donne à bouffer, à bouffer sans le faire travailler bah... à la fin, il va être gros. C'est la même chose pour la plante. On ne lui donne pas la possibilité de capter de l'énergie, de faire une vraie photosynthèse, de faire sa racine. Les plantes ne sont pas des robots ! Il faut la laisser travailler. » Pourriez-vous développer ce concept de « travail des plantes » ?

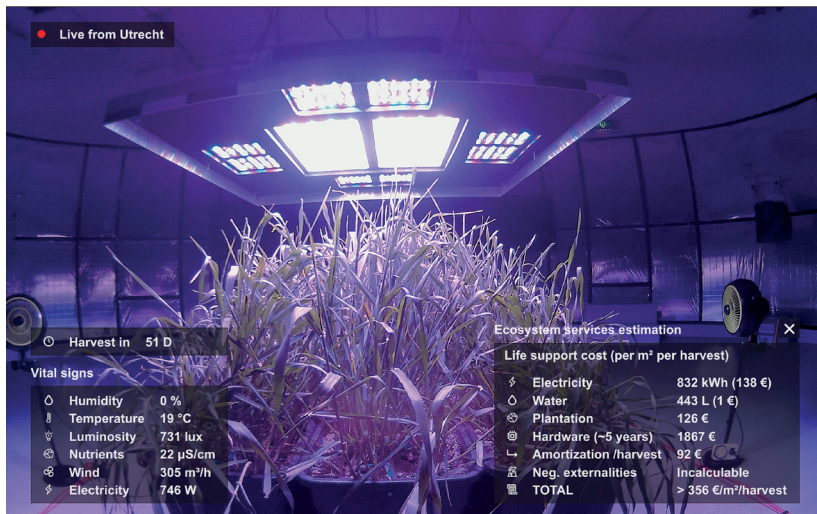
DK : Cet extrait témoigne de la possibilité de raconter des histoires complètement nouvelles. D'un point de vue méthodologique, la première chose à faire lorsqu'on entend des histoires inhabituelles, c'est surtout de ne pas renvoyer les dires des personnes à des représentations, à des métaphores, à des symboles, à des manières de parler ou de les accuser d'anthropomorphisme. Tous ces concepts empêchent justement de fabriquer de nouvelles réalités. Il faut plutôt entendre ce que ces personnes disent de manière littérale. Lorsqu'on prend au sérieux la proposition de Dries Delanote – et il n'est ni le premier ni le seul à dire que les plantes travaillent –, cela change tout. Pourquoi ? Dire que les plantes travaillent est un problème d'ordre ontologique. Les sociologues, et en particulier les sociologues du travail,

sont les héritiers de la conception du travail, pensé comme une prérogative exclusivement humaine. Et ce travail, bien évidemment, est pris dans un rapport de production. Lorsque les paysans disent que les plantes et les animaux travaillent, que font-ils ? Ils perturbent radicalement l'ontologie naturaliste affirmant que seuls les humains travaillent. En prenant en considération leurs propos, je montre que nous sommes face à un conflit ontologique entre les paysans et les sociologues du travail, ces derniers n'admettant pas que des vivants *autres qu'humains* puissent travailler. Prendre ce discours au sérieux nécessite de repenser entièrement la question du travail. Cette proposition très inventive est beaucoup plus radicale et novatrice que de critiquer la destruction du marché du travail par le capitalisme ou le néolibéralisme. En élaborant une telle critique, vous partagez en réalité la même conception ontologique du travail que ceux que vous critiquez, ce qui veut dire que vous ne bougez pas l'épistémologie d'un iota, là où ces paysans font un pas gigantesque.

En faisant de l'ethnographie spéculative, j'ai proposé de considérer les plantes comme des « travailleuses saisonnières » pour rendre justice au travail qu'elles fournissent dans les champs. Il s'agissait aussi de perturber à mon tour l'ontologie et l'épistémologie naturalistes, avant d'imaginer un monde de post-production. Ce concept a pour but d'esquisser un nouveau type de relation avec les plantes cultivées. C'est la raison aussi pour laquelle je propose la notion de *travail inter-espèces* – ce concept mériterait d'être nourri et prolongé, par exemple en étudiant les conditions du travail des plantes d'un champ à un autre.

Monde sans production

CS : Dans un article paru dans AOC⁵, vous écrivez que « les capitalistes dépouillent ontologiquement les vivants afin de les réduire à des “ressources” pour les transformer ensuite en autant de “produits” et de “marchandises” ».



Flux en direct de Utrecht, le 2 avril 2022 à 19h.

Quelle contre-perspective proposez-vous face à celle de la ressource qui désanime les vivants ? Comment sortir d'un monde basé sur la production ?

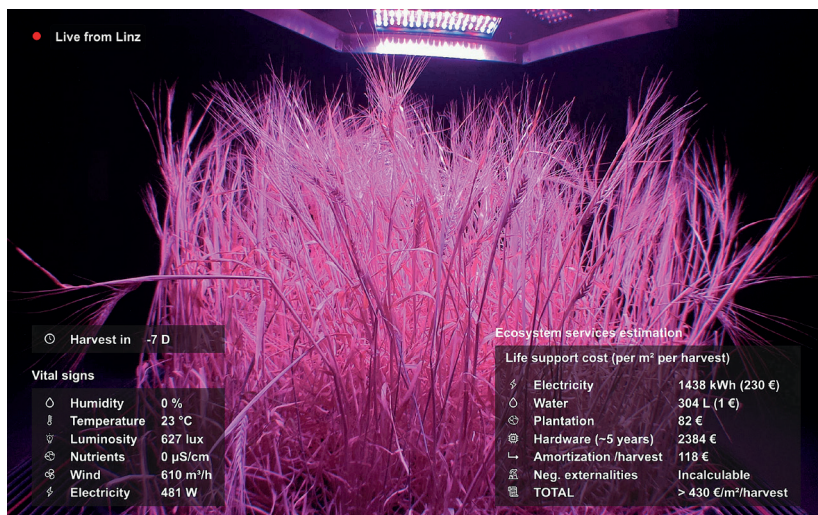
DK : Cet article propose de rompre avec le monde d'avant dans lequel la production constitue le fondement des deux régimes politiques de la modernité, le capitalisme et le socialisme, à première vue opposés. En réalité, ils partagent une épistémologie commune en considérant qu'il faut produire pour nourrir l'humanité. Pour eux, la production constitue notre matérialité. Or, la véritable matérialité de notre monde est faite des relations entre les humains et les *autres qu'humains*. En écrivant que « les capitalistes ne s'approprient pas les moyens de production pour créer de la richesse au travers de la propriété privée, définition communément admise du capitalisme, mais les capitalistes, aidés de la propriété privée et du concept de production, réduisent leur relation au monde pour faire de la richesse », j'affirme exactement l'inverse de ce que Karl Marx pensait. À mon sens, la théorie critique se trompe lourdement sur son analyse du capitalisme, en pensant que les capitalistes produisent des marchandises. Ce n'est pas le cas ! Les capitalistes fabriquent des tas de choses animées avec lesquelles

les gens entrent en rapport de multiples manières. Par exemple, si vous dites à mes deux fils de 6 et 11 ans que la tablette sur laquelle ils regardent des dessins animés est un produit ou une marchandise, ils vous traiteront de farfelu. L'économie désanime toutes ces choses animées avec lesquelles nous sommes en lien et elle le fait au travers des concepts de production et de marché, en les renommant produits ou marchandises. Ce raisonnement tient aussi pour le monde vivant : avec le concept de production, l'économie désanime le vivant pour en faire une ressource. Elle pratique une *politique de désanimation du monde autre qu'humain*. Je propose d'animer les plantes pour contrer cette politique car on ne peut pas entrer en rapport sensible avec des ressources ou des marchandises. Voici donc une solution à la question posée sur la manière de sortir de la production : en animant les vivants pour entretenir des rapports avec eux et pour vivre avec eux.

Déséconomiser le monde

CS : Post Growth identifie la croissance comme le point d'intersection des crises actuelles – politiques, écologiques, existentielles – qui rendent notre monde invivable et nos manières d'être au monde non tenables. On en voit les conséquences chaque jour. Vous allez plus loin dans cette critique en identifiant la production, et plus largement l'économie, comme le problème nous empêchant de penser une cohabitation avec les vivants. Les « disciplines économiques », comme a choisi le philosophe Bruno Latour de renommer les « sciences » économiques, présentent en effet un paradoxe de taille : elles ont oublié la matérialité du monde dans leur raisonnement alors même qu'elles pensent la nature comme un stock. Comment rompre avec le paradigme de l'économie ?

DK : Vous parlez de post-croissance, je parle de post-production, un terme qui m'est cher. On vit une époque dans laquelle on cherche des manières de vivre avec les plantes et non plus produire pour vivre. Le terme de post-production désigne un nouveau type de matérialisme qui n'oublie pas les autres vivants, ou plutôt il cherche à se lier avec eux en montrant les problèmes qui se posent lorsqu'on vit avec.



Flux en direct de Linz, le 10 décembre 2021 à 10h.

La première chose à faire, à la fois si simple et si compliquée, est de ne pas croire ce que disent les économistes. Peu importe qu'ils soient néo-libéraux ou marxistes, de droite ou de gauche, ils s'accordent tous sur le fait qu'il faut produire pour nourrir l'humanité. Pour se donner la possibilité d'imaginer des mondes sans production en lien avec les vivants, il est fondamental de devenir agnostique en matière économique. Je dirais ici que la croissance n'est pas le problème car elle est seulement une unité de mesure qui ne peut pas exister sans le concept de production. À mon sens, le véritable problème est que ce monde se pense au travers de la production : étant supposée être notre matérialité, elle passe en premier, avant nos relations avec les vivants, et nous coupe profondément du monde *autre qu'humain*. L'économie nous fait croire qu'on ne peut pas vivre sans production. Alors on produit et on va produire jusqu'à qu'il n'y ait plus rien à produire. Et à la fin, on comprendra qu'il fallait vivre avec les vivants. J'espère bien sûr me tromper. Nous vivons une tragédie et sommes pris dans une *alternative infernale* entre la production et la protection de l'environnement, au lieu de *vivre avec*. La production est un concept qui émerge au XVIII^e siècle avec les physiocrates, que l'on appelait économistes. Ils postulent que le but de l'agriculture est de produire pour la

richesse des nations et que les autres secteurs, marchands et industriels, sont stériles. Avant eux, les paysans n'avaient jamais entendu parler du terme de production et vivaient avec les vivants, les plantes, la terre et leurs problèmes quotidiens. Que vont ensuite faire les libéraux et les marxistes ? Au lieu de critiquer le concept de production, ils l'élargissent à tout le corps social, affirmant que le commerce et l'industrie sont aussi de secteurs productifs. C'est pourquoi, aujourd'hui, on dit que l'agriculture produit, l'industrie produit, les scientifiques produisent, les humains produisent, les plantes produisent, tout le monde produit ! Et, ironie de l'histoire, ce ne sont pas les libéraux qui naturalisent le concept de production mais Karl Marx, avec le matérialisme historique qui analyse les modes de production socialement déterminés de toute l'humanité alors que personne n'a jamais produit quoi que ce soit. Il postule, comme les physiocrates, que tout humain produit pour satisfaire ses besoins alimentaires, alors que les humains, comme les autres espèces, vivent tant bien que mal avec le monde *autre qu'humain*. Karl Marx nous a mis hors-sol. Lorsque je vois toutes les personnes de gauche qui le placent comme un auteur incontournable pour penser le monde de demain, je ris et je pleure en même temps, car il est pour moi le principal responsable qui nous empêche d'avancer et d'imaginer de nouveaux mondes. Karl Marx a piégé toute la gauche, car tout ce qu'elle peut espérer maintenant est de détruire un jour le capitalisme pour s'approprier les moyens de production et basculer dans le socialisme. La gauche est prise à son propre piège, placée dans une perspective critique et non pas imaginative pour changer le monde. Et elle croit, comme la droite, que ce sont l'économie et la production qui nous font vivre et non pas *les autres qu'humains*, c'est une véritable tragédie.

Monde d'après

CS : L'arrêt de monde provoqué par la crise sanitaire du Covid-19 semble offrir une illustration à votre propos : la production a été stoppée pendant des mois, comme paralysée, mais la vie continue tant bien que mal. Pour autant, l'économie continue de dominer les discours et les actes des gouvernements dans la crise sanitaire actuelle avec, d'un côté, la vie et la santé, et de l'autre,



Flux en direct de Linz, le 10 décembre 2021 à 11h.

l'économie et la croissance. L'État se montre en super-manager-gestionnaire dans le but de sauver l'économie et non pas les travailleurs, encore moins la vie ou la société. Il s'affirme comme une petite main⁶ de la machine économique capitaliste. Voyez-vous des pistes pour que cette période ne soit pas une parenthèse suspendue mais le début d'autre chose, par exemple de la post-production que vous appelez de vos vœux ?

DK: Si l'économie continue de dominer le discours de nos dirigeants politiques, c'est qu'ils croient encore qu'on ne peut pas vivre sans elle. Or, il n'y a aucune raison de le croire, cela reviendrait à dire qu'on ne peut pas vivre sans l'anthropologie ou la philosophie. Ce qui se passe aujourd'hui est qu'on confond sans cesse l'*Économie* en tant que discipline inventée au XVIII^e siècle – que j'écris avec un grand E – avec la *sphère de l'économie* – que j'écris avec un petit e –, c'est-à-dire cet espace fictif et autonome, censé être partout et nulle part à la fois et s'ajoutant aux sphères politique et scientifique. Les économistes néolibéraux et progressistes, à gauche et à droite politiquement,

6 PIGNARRE, P. et STENGERS, I. (2007), *La sorcellerie capitaliste : Pratiques de désenvoûtement*, La Découverte.

sont d'accord sur son existence, et ne peuvent pas imaginer – même pas en rêve ! – un monde sans économie. Or, il n'y a aucune raison de croire à cette sphère purement fictive.

Je vous propose un petit exercice mental : dès que quelqu'un vous parle d'économie comme d'une activité fondamentale, remplacez *économie* par *anthropologie*. Cela permet de percevoir le non-sens des discours. Malheureusement, nous avons été économisés pendant plus de deux siècles, on nous a fait croire à la primauté de l'économie sur tout le reste. Pour sortir de l'économie, nous n'avons pas vraiment le choix à part nous re-décrire à nouveau, en lien avec le monde *autre qu'humain*, en ne croyant plus aux récits économiques. En réalité, dans le monde, *rien n'est économique*.

Je pense sincèrement que les sciences sociales ont un rôle fondamental à jouer pour nous sortir de là. Le problème est, comme le rappelle Isabelle Stengers, que les sciences sociales se sont coupées de l'invention et entretiennent un rapport au monde plus critique ou explicatif qu'expérimental. La grande majorité des sciences sociales n'est pas dans un rapport créatif au monde, ce qui empêche d'imaginer le monde de demain. Je soutiens qu'il vaut mieux spéculer et animer que critiquer le capitalisme et le productivisme. La critique renforce les réalités dominantes. Si vous critiquez le capitalisme, vous renforcez son existence. Si vous critiquez le productivisme, vous croyez que le rapport de production constitue notre matérialité. Pour sortir de l'économie, fabriquons plutôt de nouvelles réalités qui contrent ces récits. Je dirais même qu'il faut rentrer dans une lutte de réalités. Car cela ne sert à rien de critiquer la production si on ne fabrique pas de nouvelles réalités derrière qui montre qu'on peut s'en passer. Si les sciences sociales basculent dans une posture inventive, imaginative et, par miracle, deviennent agnostiques en matière économique, alors oui, je crois qu'il y a de l'espoir.



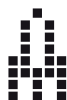
p. 19-21 : Récolte d'un mètre carré d'orge, performance, Ars Electronica Center, Linz (AT), 2021





Dušan Kažić en entretien avec Clémence Seurat
PERSONNE N'A JAMAIS RIEN PRODUIT

PostScript^{UM} #42
Collection éditée par Janez Fakin Janša
Édition électronique



Éditeur : Aksioma – Institute for Contemporary Art, Ljubljana
www.aksioma.org | aksioma@aksioma.org

Représenté par : Marcela Okretič

Graphisme : Luka Umek
Mise en page : Sonja Grdina

Illustrations : DISNOVATION.ORG, *Life Support System* (Expérience d'estimation des services écosystémiques menée dans le cadre du projet de recherche art-science *Post Growth*, 2018-en cours) | <http://lss.earth>

p. 19-21 | Photo : Ars Electronica / Martin Hieslmair

(c) Aksioma | Tous droits réservés aux auteurs. | Ljubljana 2022

Le projet bénéficie du soutien du Ministère de la Culture de la République de Slovénie et de la Ville de Ljubljana.



REPUBLIC OF SLOVENIA
MINISTRY OF CULTURE



City of
Ljubljana

Cet ouvrage est publié à l'occasion de l'exposition :

DISNOVATION.ORG
Life Support System
aksioma.org/life.support.system

Aksioma | Project Space
Komenskega 18, Ljubljana, Slovenija
20 avril – 20 mai 2022

Dans le cadre de « Tactics & Practice #12: New Extractivism »
aksioma.org/new.extractivism



